

Crise et psychanalyse ?

Quels liens, quelles interrogations, quelles incidences peuvent avoir l'une avec l'autre, l'une sur l'autre, l'une à partir de l'autre... la crise, le phénomène de la crise, et la psychanalyse ? La psychanalyse n'est-elle pas née d'une crise ? La naissance de la psychanalyse n'a-t-elle pas provoqué une crise ? Comment l'une s'avère peut-être inséparable de l'autre ? Si la crise signifie, réalise, indique et accompagne le changement, la modification... N'est-il pas attendu d'une analyse un changement, une modification ? Une psychanalyse qui ne (se) générerait pas de crise serait-elle de la psychanalyse ? La crise n'est-elle situable qu'au seul point de renversement, d'inflexion, qui se condense dans l'instant critique, ou à contrario, n'est-elle pas aussi ce qui ne cesse (depuis des temps) de ne pouvoir prendre fin... sous peine d'extinction ? La psychanalyse peut-elle être, peut-elle vivre, autrement qu'en crise ? La psychanalyse peut-elle être autrement qu'à la fois permise et empêchée par (une) la crise ? « Notre » crise postmoderne, capitaliste, économique, mais aussi référentielle, transcendante, ontique, téléologique, eschatologique, anthropologique... n'est-elle pas ce qui permet, ouvre, la découverte freudienne en même temps que ce qui la menace, la crise et la réduit ?

La nature du changement

Par commodité comme par souci de clarté vis à vis de ce qui semble assez opaque, il serait certainement préférable, pour envisager ces questions, de séparer ces deux signifiants. Il serait bon d'explorer d'un côté ce qu'il en est de la crise, et d'un autre côté ce qu'il en est de la psychanalyse aujourd'hui. Cette séparation des enquêtes permettrait, sans doute, une meilleure vision de chaque champ pour ensuite aborder la confrontation. Au sein des sciences humaines, les écrits et les réflexions sur la crise ne manquent pas ; de même les interrogations actuelles sur la psychanalyse ne sont pas absentes non plus de la littérature psychanalytique. Mais ces deux sortes de lectures successives, parallèles et séparées laissent un sentiment d'insatisfaction autant que de clôture. C'est de cela que s'origine ma question de mettre en jeu les liens, les chiasmes et les filiations qui peuvent exister entre ces deux concepts, entre ces deux réalités auxquelles nous avons affaire et avec lesquelles nous avons à faire.

Il (me) semble difficilement pensable que cette crise généralisée de notre être-au-monde, de notre être-au-monde-ensemble, ne concernerait pas la psychanalyse (sa conception, son existence, sa pratique) ; mais comment et à quel titre ?

Ce que nous vivons actuellement ressemble à un dénigrement de celle-ci comme si elle était devenue obsolète, au point qu'il soit devenu difficile de prononcer son nom (à portée de certaines oreilles) sans apparaître au minimum anachronique ou invalide. Cette même obsolescence est aussi ce qui frappe la plupart des concepts fondamentaux de notre culture (européenne ?). Si la psychanalyse était définie par Freud comme un travail de culture (*Kulturarbeit*), elle a aussi sans doute travaillé à cette culture qui est en changement, pour ne pas dire cette actuelle culture du changement.

Cette obsolescence de la psychanalyse peut donc, à juste titre, être expliquée par une obsolescence plus large encore, et qui serait celle de la-pensée-elle-même au profit des actes. Mais, en même-temps, il est difficile d'imaginer que l'existence même de la psychanalyse, ne ferait pas partie, elle aussi, des événements qui ont généré les modifications de notre interprétation, comme de notre représentation, du monde et de notre mondanité.

La psychanalyse n'est pas une « vision du monde » (*Weltanschauung*) et n'a pas vocation à en offrir une, mais elle vient modifier l'angle de vue et les lunettes que nous chaussons pour lire notre monde. Au minimum, la « simple » affirmation du caractère imaginaire de la suprématie de notre conscience raisonnante et raisonnable, entre en ligne de compte dans cette modification de la vision du monde que nous avons : Celle qui faisait référence (instituante ?) dans notre conception de l'être-au-monde.

Si les sciences humaines, et particulièrement la philosophie, peuvent être mises en discussion vis à vis de cette « conception du monde » qui change, il n'en est pas tout à fait de même pour la psychanalyse. La psychanalyse continue de faire problème¹ depuis son apparition puisqu'on ne sait pas où la ranger tant au regard de ce qu'on nommait « les humanités » que de ce qu'on nomme « science » aujourd'hui². D'une certaine manière, il semblerait qu'il soit plus aisé de dire ce que la psychanalyse n'est pas, plutôt que d'affirmer ce qu'elle est (ce qui n'autorise pas de se dispenser d'essayer de se donner tous moyens de le faire, et plus encore quand on endosse la charge d'analyste). Pour dire les choses différemment : on peut dire qu'on connaît l'objet de la psychanalyse, à ceci près qu'il est insaisissable (d'où, par exemple, le souci compréhensible de Lacan de le formaliser, au risque d'en faire un savoir capitalisable).

Nous revenons donc, une fois encore, à cette question qui résiste à toute solution : « Qu'est-ce que la psychanalyse ? ». Et, que celle-ci résiste décidément à toute (dis)solution n'en fait pas un indicible, pas plus qu'une discussion éthérée entre intellectuels en mal de cheveux à couper en quatre. Parce que c'est probablement là que se tient peut-être le fondement même de ce qui permet de dire qu'il y a « La Psychanalyse », en même temps qu'il est nécessaire de soutenir qu'il y a « des psychanalystes » qui écrivent chacun singulièrement « La Psychanalyse ». Assez singulièrement pour qu'il puisse y avoir Des psychanalystes qui ont à se parler de ce qu'ils font, de ce qu'ils pensent, et de leurs conceptions de la psychanalyse.

S'il a pu être fait état un jour de l'extra-territorialité de la psychanalyse, on peut certainement garder cette formulation pour signifier qu'elle ne peut pas plus être rangée parmi les sciences (humaines) que parmi les techniques (Peut-être pourrait-on avancer qu'elle est une « position » ?). Alors ce qui m'intéresse ici (entre autres), c'est de tenter d'apercevoir en quoi - à partir de son statut inédit autant qu'inouï - , en quoi et comment, la-psychanalyse-elle-même vient s'articuler à cette crise, dans cette crise. Comment l'une participe de l'autre, et comment l'une peut à la fois ouvrir et fermer l'autre, successivement et en même temps. En quoi et comment, par exemple, et la crise, et la psychanalyse, interrogent la fin : une fin que toutes deux convoquent tout en étant les fruits. Et quand j'écris « la fin », il faut y entendre aussi bien le « terme » que le « telos » : deux notions qui ne peuvent d'ailleurs que s'interpeller l'une l'autre, au sens où, par exemple, les civilisations humaines se caractérisent aussi de ce qu'elle font de la mort et de leurs morts.

¹ Mais aussi de problématiser

² C'est-à-dire, depuis Galilée, une science des mathématiques qui ne s'aborde d'ailleurs plus guère autrement que par l'intermédiaire de ses applications techniques ou techniques.

A partir de ces quelques indications incidentes les chemins de traverses sont nombreux : Il pourrait donc s'agir dans un premier temps d'essayer de mettre en jeu, de faire jouer entre elles des conceptions différentes de ce que nous apercevons, de ce que nous croyons voir, tout en nous y heurtant, et qu'on nomme sans le concevoir vraiment, sans le conceptualiser nettement, de par l'idée de « crise ». Idée, notion, mais aussi réalité tangible qui ne cesse de nous traverser comme de nous alimenter (autant par sa rencontre que par la lecture que nous essayons d'en avoir) aussi bien dans notre rapport mondain que dans nos pratiques d'analyse, comme peut-être dans nos discussions avec ce que je nommerais nos « fantasmes théoriques ».

La crise, qui apparaît fondamentalement comme celle de la culture, est aussi en passe d'être elle-même culturelle, au sens où elle s'inscrit (et s'archive) dans l'écriture de notre culture actuelle : celle qui est toujours-actuellement en train de se produire. Autrement dit, ce qui semble inédit, c'est que notre culture – celle qu'on nomme de la modernité ou de la post-modernité - semble se présenter aujourd'hui sous la forme de la crise elle-même, sous la forme de l'état de crise, avant, bien avant, d'être la crise de tous les états. Et cette crise de tous les états (de quelques natures qu'ils soient) semble bien s'accompagner (ou se précéder, ou se suivre) d'une crise de tous les états (de l'être).

S'il est de plus en plus évident que c'est la pensée elle-même qui défaille en cet endroit, cette évidence illustre à quel point c'est donc bien la pensée, la pensée du penser, l'énigmatique du penser, qui est désormais frappée d'obsolescence. Et qu'est-ce qui soutient ce verdict d'obsolescence du penser, du « pensement », sinon peut-être ce qu'est devenue aujourd'hui la conception du savoir ? Une conception du savoir qui semble bien s'opposer à celle de la pensée. Une conception du savoir qui bouleverse et dénonce notre culture. Une conception du savoir qui, de ce fait, annonce une autre culture. Le savoir est aujourd'hui totalitaire au sens qu'a pu donner H. Arendt à ce terme. Au sens où ce savoir est indexé, classé, censuré et ordonné par la science, par l'écriture de la science. Elle est totalitaire au sens où la science, l'écriture de la science, peut l'être, et ne peut probablement que l'être. Cette écriture est totalitaire d'être une totalité uniforme et uniformisante, universelle et universalisante, à la différence du langage et de la langue. Mais elle est surtout totalitaire de s'être totalement séparée de ce qui la pense, comme si elle pouvait exister d'elle-même, à partir d'elle-même. L'auto-nomisation de la science, ex-fille de la pensée, ex-petite fille de la langue, signe la dissolution de tous liens de filiation, signe la fin de l'histoire. Alors il y a peut-être à explorer un peu plus, un peu autrement, cette coupure, cette rupture ou ce meurtre, qui ressemble bien à un meurtre d'âme. Un meurtre qui nécessiterait qu'on en examine un peu plus précisément sa scène de crime, pour ne pas dire sa scène de crise, pour ne pas dire son autre scène...

En quoi ce meurtre intéresse la psychanalyse, l'écriture de la psychanalyse ?

Ceci est donc une invite et, pour revenir à une métaphore qui semble avoir eu quelques résonances, je ne sors pas de la cuisine (de Patou), et la porte est grande ouverte : Chacun est convié à y mettre son grain de sel, sa touche, son plat ou son hors-d'œuvre, mais aussi et surtout sa langue et son babil... en saisissant dans cet écheveau le bout qui l'intéresse.